
cineworx

BENNI (SYSTEMSPRENGER)

UN FILM DE NORA FINGSCHIEDT

Sortie le 11 mars 2020 en Suisse romande

Sortie le 3 octobre 2019 en Suisse alémanique

Drame, Allemagne, 2019, DCP, couleur, 121 min.

Langue: allemand

CONTACT

Distribution

cineworx gmbh

info@cineworx.ch

+41 61 261 63 70

www.cineworx.ch

Presse

Eric Bouzigon

eric@filmsuite.ch

+41 79 320 63 82

www.filmsuite.ch

TABLE DE MATIÈRES

1. Synopsis	4
2. Entretien avec Nora Fingscheidt	5
3. À propos de Nora Fingscheidt	13
4. À propos des acteurs	14
5. Liste artistique	16
6. Liste technique	17

1. Synopsis

Benni a neuf ans. Négligée par sa mère, elle est enfermée depuis sa petite enfance dans une violence qu'elle n'arrive plus à contenir. Prise en charge par les services sociaux, elle n'aspire pourtant qu'à être protégée et à retrouver l'amour maternel qui lui manque tant. Son assistante sociale et Micha, un éducateur, tenteront tout pour calmer ses blessures et l'aider à trouver une place dans le monde.

En compétition à la Berlinale 2019, ce film raconte avec une grande force l'histoire d'une enfant affectée par des crises de colères majeures ainsi que la frustration du personnel encadrant dans un système d'aide à l'enfance sans solution adaptée. Cette magnifique première œuvre est portée par le jeu tout en nuance de la jeune actrice Helena Zengel, très impressionnante.



2. Entretien avec Nora Fingscheidt

Quelle a été la genèse de *Benni* ?

J'ai toujours eu envie de faire un film sur une petite fille « sauvage » car j'étais moi-même une sauvageonne quand j'étais enfant. De plus, je trouve que ce genre de personnage est trop rare au cinéma. Je tenais donc mon sujet, mais il me manquait l'histoire. Quelques années plus tard, à l'âge de 27 ans, je tournais un documentaire et j'ai croisé une jeune fille de 14 ans dans un centre d'hébergement pour femmes. J'étais choquée qu'une personne si jeune se retrouve là. Cette rencontre a été l'élément déclencheur de l'histoire que je souhaitais raconter. Le processus d'écriture et de recherches a commencé et s'est poursuivi sur quatre années. C'était un défi car les vies de ces "system crashers" (ndlr : le titre original du film faisant référence à ces êtres en rupture) changent perpétuellement tout en reproduisant toujours les mêmes effets. J'ai passé le plus de temps possible dans diverses institutions afin de collecter un grand nombre de détails à fournir au public. J'ai étudié la différence entre un foyer pour enfants et un service de psychiatrie infantile, ou entre un centre d'hébergement d'urgence et une école. Je restais deux ou trois semaines dans chacun de ces lieux, j'y dormais, jouais avec les enfants pour les comprendre et cerner les enjeux de l'accompagnement social. La difficulté de ces recherches – pour quelqu'un comme moi qui n'est pas une professionnelle de ce domaine – est la manière dont elles vous affectent. On a souvent le cœur brisé, au point que j'ai voulu adopter deux ou trois enfants ! Ils ont un terrible besoin d'amour qu'ils n'obtiennent pas. Lorsque je jouais avec eux, je savais que je ne serais plus là deux semaines plus tard.

Avez-vous pensé aux grands films sur l'enfance comme *Les 400 coups*, *Los Olvidados*, *L'Enfant sauvage*, etc ?

Notre monteur Stephan Bechinger, en plus d'être un de mes meilleurs amis, est aussi une encyclopédie vivante du cinéma. Au cours des quatre années d'écriture, nous avons regardé une centaine de films sur l'enfance, pour voir ce qui a été fait, comment ça a été fait, ce dont nous pouvions nous inspirer, ce que nous pouvions éviter ou ce que nous pourrions apporter de neuf, etc. On a visionné les grands classiques comme *Les 400 coups*, mais aussi des œuvres plus récentes comme *Mummy* de Xavier Dolan, *Rosetta* des frères Dardenne, *Nobody knows*

de Kore Eda, ... Les films sur les enfants non désirés est devenu un genre à part entière. Ces derniers ont toujours existé : c'est une part tragique de l'humanité qui se reproduit de génération en génération, et il est très dur de briser ce cercle maudit. Quand on est élevé sans amour ni stabilité, on reproduit cela sur ses propres enfants.

Benni est une fillette souvent insupportable, violente, imprévisible, et pourtant, elle inspire l'empathie du spectateur. Comment avez-vous trouvé cet équilibre dans l'écriture et la mise en scène ?

C'était en effet un défi dans l'écriture, mais aussi à l'étape du montage. Il était important qu'elle soit violente et dangereuse, car si elle ne l'était pas, on aurait pu penser que les adultes des services sociaux devraient simplement faire preuve de plus de patience avec elle. Or, je ne voulais pas que l'on juge négativement les personnels de ces services sociaux, ni faire une Fifi Brindacier moderne. Benni est une fillette que personne ne veut héberger chez soi. On a coupé certaines scènes où elle attaque des gens, car on a eu des retours de spectateurs nous disant qu'ils n'en pouvaient plus, qu'ils ne supportaient plus ce personnage. On a aussi placé au début du film la scène chez le docteur, car on y voit d'abord l'enfant qu'elle est, à moitié nue, dans toute sa vulnérabilité. C'est seulement plus tard que l'on découvre sa facette agressive. Jusqu'à la dernière minute du montage, on a toujours recherché le juste équilibre entre l'enfance et la sauvagerie.

Vous filmez avec attention le travail des éducateurs et médecins, qui font tout ce qu'ils peuvent ...

Au cours de mes recherches, j'ai entendu pour la première fois cette expression de "system crasher" : autrement dit « ceux qui explosent le système ». J'ai d'abord pensé que le système était mauvais, froid, insensible. Mais au cours des recherches, je n'ai finalement rencontré que des gens de bonne volonté, faisant de leur mieux pour aider ces enfants en difficulté. En quatre ans, je n'ai pas vu un seul médecin ou travailleur social qui soit insensible. Ces métiers sont extrêmement durs émotionnellement. En revanche, il est possible que certains d'entre eux s'endurcissent au fil des années, pour maintenir une certaine distance et rester de bons professionnels. L'intention fondamentale, le sens de ce métier, c'est d'aider les enfants.

Mme Bafané, la femme qui chaperonne Benni, est tout sauf froide. Elle fait tous ses efforts pour Benni, qui le lui rend mal. Ça aussi, ça brise le cœur.

Mme Bafané est inspirée de plusieurs personnes réelles, mais j'ai quelque peu exagéré ce personnage à l'écriture : j'en ai fait une fée, comme dans un conte. Dans la réalité, ce genre de poste d'assistante sociale change tout le temps car les employés partent en congés, changent d'affectation, sont remplacés etc... Mais j'avais besoin d'un personnage auquel le public puisse s'identifier tout au long du film. Lorsqu'on écrit une fiction, on fait parfois des petits arrangements avec la réalité.

On s'identifie aussi beaucoup à Micha, l'éducateur qui emmène Benni à la campagne. Comment avez-vous conçu ce personnage et sa relation à Benni ?

Au début, Benni le rejette car il est un adulte comme les autres à ses yeux. Or, je voulais introduire un adulte différent des autres. Ayant vécu un passé similaire à celui de Benni, Micha n'est pas choqué par la brutalité de son comportement : il comprend que c'est un appel à l'aide. Le mécanisme de rejet des adultes de la part de Benni ne fonctionne pas avec Micha. Il l'intrigue et lorsqu'elle commence à s'attacher à lui, Benni le veut comme père de substitution – ce que Micha ne peut lui offrir, étant lui-même père de famille. Il se perd ainsi dans l'attachement mutuel entre lui et Benni. Pensant être le seul à pouvoir sauver Benni, son cœur s'ouvre à elle, mais il ne peut remplacer son père. Leur relation est comparable à une histoire d'amour tragique, impossible.

C'est toute la difficulté du métier d'éducateur, garder l'équilibre entre l'affection naturelle pour les enfants et la distance professionnelle. Existe-t-il une bonne solution à cela ?

Dans certaines institutions, un éducateur ne travaille pas avec plus de trois enfants. Evidemment, cela implique un coût supérieur pour l'Etat, ainsi que des moyens supplémentaires. Cette limite à trois enfants n'est pas une solution miracle, mais c'est un des éléments qui permet un travail de meilleure qualité : si on ne s'occupe pas assez tôt d'enfants comme Benni, ils deviennent des délinquants et risquent de finir en prison. Les adultes qui

entrent dans le cycle criminalité-prison coûtent bien plus à la société, donc, mieux vaut investir très tôt dans les soins, l'éducation, la prévention.



Comment avez-vous envisagé le long passage à la campagne avec Micha : une renaissance loin de la ville et de la société ? Une forme de conte de fée à la Grimm dans la nature et la forêt ?

C'est vrai que les contes de Grimm font partie de la culture allemande. J'ai moi-même grandi près d'une forêt. A vrai dire, je n'y avais pas pensé en faisant le film. Souvent, dans la panoplie des actions éducatives et sociales, on emmène un enfant en difficulté en forêt, comme le fait Micha. Mais un jour, un adolescent a poignardé à mort son éducateur, donc deux ou trois éducateurs encadrent désormais ce genre de sortie. Ce type de séjour au vert aide vraiment ces enfants qui n'ont connu que le béton gris des villes. Dans le film, c'est une vraie bulle d'air pour Benni, mais ce n'est malheureusement qu'une parenthèse : elle doit revenir à la ville.

Concernant le personnage de la mère de Benni, avez-vous essayé aussi de l'écrire sans la juger, de trouver l'équilibre entre sa souffrance de femme et sa maladresse de mère ?

C'était le personnage le plus difficile à écrire et à caster. Bien sûr, on a envie de la pointer du doigt, de la blâmer. J'ai rencontré beaucoup de mères comme elle pendant mes recherches, et on cerne mieux la complexité de leur personnalité en passant du temps avec elles. On est plutôt désolé pour elles, on voit qu'elles ne sont pas capables d'être mère. Parfois, c'est plus facile et plus sain pour l'enfant quand elle le rejette clairement : c'est difficile et brutal au début, mais ensuite, l'enfant peut accepter plus facilement un nouvel environnement et se reconstruire autrement. Mais quand les mères se comportent comme celle de Benni, dans une hésitation permanente entre l'envie de garder son enfant et l'impossibilité de le faire, c'est très dommageable pour l'enfant, qui est sans arrêt confronté à des signaux maternels contradictoires. Benni combat toutes les institutions car elle a toujours l'espoir de retourner vivre chez sa mère. Et celle-ci nourrit cet espoir, puis le détruit, parce qu'elle n'a elle-même aucune stabilité. Elle aime sa fillette, elle veut être une bonne mère et l'élever, mais cela reste théorique : chaque fois qu'elle voit Benni, elle a peur d'elle, peur de ne pas savoir s'y prendre. Cette instabilité de la mère détruit Benni. La fillette n'est pas malade ou folle : sa violence est sa façon de gérer une situation affective impossible.

La fin du film est ouverte, peut-être fatale pour Benni. Comment l'avez-vous conçue ?

Je comprends que certains puissent voir la mort dans cet envol. Je voulais qu'elle vole vraiment, mais notre budget limité ne nous permettait pas d'effets spéciaux : j'ai donc opté pour l'immobilisation finale de l'image au moment où Benni va décoller. Pour moi, elle ne se suicide pas, elle va cogner l'écran de cinéma ! C'est une fin ouverte et combative.

Sur un plan plus symbolique et politique, avez-vous envisagé Benni comme une rebelle, une figure de l'anarchie ?

Ce que je peux dire, c'est qu'il est très libérateur d'écrire un personnage comme Benni. Quand vous prenez l'avion, que vous devez passer par toutes les files, fouilles et barrages, vous êtes confronté à un concentré de nos sociétés de contrôle. Lorsqu'on est dans ces files d'attente, bien obéissants, on aimerait dynamiter tout cela. De ce point de vue-là, Benni est en effet une figure de l'anarchie.

***Benni* est un film bourré d'énergie, de couleurs, de musiques... Voulez-vous contrebalancer esthétiquement la noirceur du propos ?**

On a surtout essayé de transcrire dans la mise en scène l'énergie et la sauvagerie de Benni, à travers les mouvements de caméra, le montage, les sons, ... Par exemple, la musique est tour à tour enfantine et dissonante. La structure du récit est à la fois scandée et répétitive : on finit par ne plus savoir quoi penser de Benni et du système de soins. Tout cela, tout ce chaos, reflète son état intérieur. Il y a une énergie punk dans ce film, d'autant que notre budget était mince. Nous l'avons monté sur un ordinateur portable dans l'appartement de ma grand-mère !

Comment avez-vous collaboré avec Yunus Roy Imer, votre directeur de la photographie ?

On était dans la même école de cinéma, tout comme notre monteur Stephan Bechinger ou l'auteur de la bande originale John Gürtler. Nous travaillons ensemble depuis huit ans sur nos courts et moyens métrages, ou sur nos documentaires. Avec Yunus, nous avons réfléchi au sens profond de chaque scène et avons cherché quelle image permettait de le transcrire. Par exemple, dans une scène où Benni et sa mère sont chez le médecin, on voit celle-ci tenir Benni, s'inquiéter pour elle, car le sens de cette visite médicale n'est pas le traitement médicamenteux, mais de montrer l'amour de la mère pour sa fille, même si elle ne sait pas s'y prendre.

La force du film tient aussi à ses acteurs. Comment avez-vous trouvé Helena Zengel dont le travail est extraordinaire, surtout pour une fille de son âge ?

Je me disais d'abord que je ne trouverais jamais une actrice pour ce rôle, et que si j'en trouvais une, les parents m'interdiraient de l'engager ! On a commencé le casting un an avant le tournage avec des enfants d'agences de casting. J'étais sceptique, je pensais qu'il fallait plutôt chercher dans les rues, dans des clubs d'arts martiaux, etc. J'ai quand même accepté, et Helena était notre septième candidate. J'ai alors pensé que ce n'était pas possible de trouver une bonne candidate si rapidement, que c'était trop facile ! On a vu 160 candidates supplémentaires, y compris des filles de rue ou fréquentant des clubs de sport, mais je suis toujours revenue à Helena. Contrairement aux autres filles, elle aimait prononcer les mots grossiers. Puis, même quand elle était agressive, il y avait toujours de la fragilité, du désespoir au fond de son regard. Lorsque les autres filles jouaient l'agressivité, elles ressemblaient à des enfants gâtés et capricieux. Enfin, Helena a un visage très cinégénique. Dans la vraie vie, elle est heureuse, vit avec ses parents, a de bonnes notes à l'école, possède un poney, ... Elle est à l'opposé de Benni.

Elle a lu le scénario avec sa mère, car je ne voulais pas qu'elle s'imagine jouer une princesse dans un conte. Elle a posé beaucoup de questions, mais restait toujours attachée au rôle. Nous avons répété pendant six mois, afin qu'elle s'imprègne de l'univers de son personnage, et quand nous avons commencé le tournage, elle le connaissait, pouvait facilement se glisser dedans ou en sortir. De mon côté, j'avais des petites stratégies pour protéger Helena de la noirceur du personnage, comme lui dire que, dans telle scène, Benni avait des super pouvoirs. Cela rendait son travail plus positif, plus ludique.

Albrecht Schuch est très bon aussi, dans un bel équilibre entre autorité, virilité et tendresse.

Dans la vie, Albrecht est un homme très doux, aux cheveux longs : il ressemble à un surfer cool. Pour le film, on lui a rasé sa tête, il a fait du sport, gagné du poids, mangé beaucoup de pâtes ! On a découvert qu'il avait des cicatrices sur le crâne, ce qui était parfait pour le personnage. Nous avons plusieurs candidats possibles, mais c'est avec Albrecht qu'Helena interagissait le mieux. Il y a une belle alchimie entre eux.

Quelques mots sur Gabriela Maria Schmeide qui joue Mme Bafané ?

Elle a joué dans les films d'Andreas Dresen, et joue beaucoup au théâtre ainsi qu'à la télévision. Elle n'a pas eu besoin de se transformer comme Albrecht : elle a en elle la bonté naturelle de Mme Bafané. Elle a rencontré des travailleurs sociaux pour mieux cadrer son rôle, mais l'a joué assez naturellement.

Avez-vous montré le film à des travailleurs sociaux, et si oui, comment ont-ils réagi?

J'étais très anxieuse de leur montrer le film et ils l'ont merveilleusement bien accueilli. En Allemagne, Benni en est à 600 000 entrées, ce qui est énorme pour un film indépendant, et complètement inattendu de ma part, d'autant que l'Allemagne n'est pas un pays cinéphile comme la France. Ce succès est en partie aux travailleurs sociaux qui emmènent leurs classes le voir en salles. Ils incitent leurs collègues à y aller, ou bien des professeurs invitent des éducateurs à venir débattre. Souvent, les films qui traitent de l'enfance malheureuse dénoncent les insuffisances du système d'éducation et de santé. Ce n'est pas le cas de Benni, où les éducateurs et travailleurs sociaux se sentent respectés et compris. De plus, ce film ouvre le débat sur ce qui pourrait améliorer la prise en charge des enfants en souffrance.



3. À propos de Nora Fingscheidt

Nora Fingscheidt, née en 1983 à Braunschweig, passe son enfance entre l'Allemagne et l'Argentine. Dès 2003, elle soutient le développement de filmArche, une école de cinéma autogérée à Berlin. En parallèle, elle est formée à la direction d'acteurs par Sigrid Andersson. Entre 2008 et 2017, Nora étudie la réalisation de fiction à la Film Academy Baden-Württemberg. Son film de fin d'études, le documentaire WITHOUT THIS WORLD qui suit une colonie Mennonite conservatrice en Argentine, obtiendra le prix Max Ophüls et le First Steps Award en 2017.

BENNI est son premier long métrage. Il a notamment été récompensé à la 69e Berlinale par un ours d'argent ainsi que dans la section « Work In Progress » au Festival du Film des Arcs.

FILMOGRAPHIE

2019	<i>Benni (Systemsprenger)</i>
2017	<i>Ohne diese Welt</i> (Documentaire)
2016	<i>Die Lizenz</i> (court-métrage)
2014	<i>Boulevard's End</i> (court-métrage documentaire)
2013	<i>Brüderlein</i>
2011	<i>Zwischen den Zeilen</i> (court-métrage)
2011	<i>Synkope</i> (court-métrage)
2009	<i>Auszeit</i> (court-métrage)

4. À propos des acteurs

Helena Zengel – Benni

Helena Zengel est née en 2008 à Berlin. Malgré son jeune âge, Helena est déjà apparue dans plusieurs films, dont DARK BLUE GIRL de Mascha Schilinski, projeté à la Berlinale en 2018, dans lequel elle tient le rôle principal, dans le court métrage primé de Simon Ostermann ROUTE B96, ainsi que dans LOOPING de Leoni Kripendorf et BABY BICHKA d'Anna Maria Roznoska. Elle a également été remarquée dans les séries DIE SPEZIALISTEN et SPREEWALDKRIMI ainsi que dans ES WIRD TOTE GEBEN, toutes des productions ZDF pour la télévision.

Helena tient le rôle principal de BENNI, premier long métrage de Nora Fingscheidt.

Gabriela Maria Schmeide – Mme Bafané

Gabriela Maria Schmeide est née en 1965 à Bautzen. Après une formation de chanteuse et violoniste, elle étudie à l'Académie des Arts Dramatiques Ernst Busch de Berlin de 1987 à 1991. Elle est récompensée dès la fin de ses études par un prix boursier de l'Académie des Arts. Après avoir obtenu son diplôme, elle a d'abord été engagée au Berliner Ensemble. En 1992, elle a été élue Jeune Actrice de l'Année par le magazine « Theater Heute ». En 1994,

Gabriela Maria Schmeide déménage à Brême, où elle se produit au sein de la troupe du Théâtre de Brême jusqu'en 2009. Depuis 2009/2010, elle fait partie de la troupe du Thalia Theater de Hambourg.

En dehors des planches, Gabriela Maria Schmeide remportera le prix Adolf Grimme pour sa prestation dans POLICEWOMAN d'Andreas Dresen. Elle jouera ensuite dans GRILL POINT de Andreas Dresen, DER AUFSTAND de Hans-Christoph Blumemberg, LE RUBAN BLANC de Michael Haneke, THE HAIRDRESSER de Doris Dorrie, FRAU MÜLLER MUSS WEG!, de Sonke Wortmann...



Albrecht Schuch – Michael Heller

Albrecht Schuch est né en 1985 à Iéna. Il a étudié à l'Université de musique et de théâtre «Felix Mendelssohn Bartholdy » de Leipzig de 2006 à 2010. Depuis 2001, il a joué dans divers théâtres, notamment à Iéna, Leipzig, Vienne et Berlin. Dès 2002, des propositions de rôles sur

le petit et le grand écran ont suivi, dans des épisodes de POLIZEIRUF 110 et TATORT notamment.

En 2010, il campe le rôle de Harry Klein dans NEUE VAHR SÜD, de Hermine Huntgeburth, par lequel il obtiendra le Prix Allemand de la meilleure comédie télévisée. L'année suivante, il incarne Alexander von Humbolt dans l'adaptation à succès de MEASURING THE WORLD par Detlev Buck. Il a également joué dans WESTWIND de Robert Thalheim, dans l'adaptation de A DANGEROUS FORTUNE par Ken Follett ainsi que dans un des volets de la trilogie MITTEN IN DEUTSCHLAND : NSU, grâce auquel il a obtenu un Grimme Award pour son interprétation d'un terroriste d'extrême droite.

En 2016, Albrecht Schuch a joué le rôle du peintre paysagiste Otto Modersohn dans PAULA de Christian Schwochow. On peut compter parmi ses apparitions en télévision et au cinéma, le court métrage aux multiples récompenses ROUTE B96 de Simon Ostermann, sur lequel il a croisé la future Benni, ainsi que KRUSO, une adaptation de roman. En 2018, il reçoit le German Acting Award du meilleur acteur dans un second rôle dans GLADBECK, de Kilian Riedhoff, ainsi que le Prix de la German Television Academy Award du meilleur acteur dans un second rôle pour la série de thriller financier BAD BANKS, une autre production ZDF. En 2019, Albrecht Schuch joue le rôle de Michael Heller dans BENNI.

5. Liste artistique

Benni	Helena Zengel
Michael Heller	Albrecht Schuch
Mme Banafé	Gabriela Maria Schmeide
Bianca Klaas	Lisa Hagmeister
Dr. Schönemann	Melanie Straub
Mère Adoptive Silvia	Victoria Trauttmansdorff
Elli Heller	Maryam Zaree
Educateur Robert	Tedros Teclebrhan



6. Liste technique

Écrit et réalisé par	Nora Fingscheidt
Directeur de la photographie	Yunus Roy Imer
Produit par	Kineo Filmproduktion et Weydemann Bros
En coproduction avec	Oma Inge Film et ZDF / Das Kleine Fernsehspiel
Avec le soutien de	Die Beauftragte der Bundesregierung für Kultur und Medien Deutscher Filmförderfonds Filmförderung Hamburg Schleswig-Holstein Medienboard Berlin Brandenburg Nordmedia Kuratorium junger deutscher Film
Producteurs	Peter Hartwig, Jonas Weydemann, Jakob D. Weydemann
Coproducteur	Frauke Kolbmüller
Directeur des programmes	Burkhard Althoff

cineworx

Décors

Marie-Luise Balzer

Costumes

Ulé Barcelos

Son

Corinna Zink, Jonathan Schorr

Musique

John Gürtler

Mixage

Dominik Leube, Oscar Stiebitz

Montage

Stephan Bechinger, Julia Kovalenko

Casting

Lisa Stutzky, Jacqueline Rietz